



UNE INVASION DE GRISETTES

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. VARIN ET E. ARAGO,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal.
le 16 décembre 1843.

Personnages.

LÉONARD.....
 BONIFACE, architecte.....
 SILVAIN, professeur.....
 LOUISE, pupille de Léonard.....
 TURLURE, enlumineuse.....
 THAIS, enlumineuse.....
 COLOMBE, enlumineuse.....
 Deux ou trois ENLUMINEUSES muettes.

Acteurs.

MM. FÉLICIEN.
 RAYEL.
 GRASSOT.
 M^{mes} SCRIVANECK.
 LEMÉNIL.
 JULIETTE.
 ESTELLE.

La scène se passe aux environs de Paris.



ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un site champêtre. A droite et à gauche des arbres. Au fond un mur de jardin ayant une petite porte verte praticable, au milieu. A gauche, second plan, une petite porte grossière de jardin de ferme.

SCÈNE I.

TURLURE, THAIS, COLOMBE, ENLUMINEUSES.

TURLURE, entrant par la droite.
 Personne... Mesdemoiselles, par ici !
 (Les jeunes filles entrent.)

ENSEMBLE.

AIR : C'est l'instant du plaisir (Lustern...)
 Point de bruit, parlons bas,
 La ruse est nécessaire.
 Le plus profond mystère
 Doit en ces lieux guider nos pas.

TURLURE.

Mesdemoiselles, voici déjà la porte du jardin.

THAIS, qui essaie de l'ouvrir.

Mais elle est fermée!... et point de sonnette.

COLOMBE.

Il n'y a qu'à l'enfoncer.

Colombe, Thais, Turlure.

TURLURE.

C'est ça !... nous introduire avec *infraction*...
 Vous ne savez pas où ça peut nous conduire !

COLOMBE.

Ça nous conduirait dans le jardin.

TURLURE.

Oui !... et à la sixième chambre !

THAIS.

Tu sais donc qu'il y a six chambres dans la maison ?

TURLURE.

Mon Dieu ! Thais, que tu es neuve... en jurisprudence... Quand je parle de la sixième chambre, j'entends par cette formule la police correctionnelle.

THAIS.

Bah ! des femmes, des enlumineuses... on ne nous dira rien !

TURLURE.

Non, mesdemoiselles... la violence n'est faite que pour les peuples sauvages... et nous sommes près de Paris, au sein de la banlieue... pays des lumières et des gendarmes... Voici mon avis... Fai-

sons d'abord le tour de la maison... [il doit y avoir une autre porte... une sonnette.

COLOMBE.

Et si on refuse de nous ouvrir ?

TURLURE.

Alors nous passerons à d'autres manœuvres...
En attendant, suivez-moi !

COLOMBE.

C'est dommage !... j'aurais bien voulu enfoncer une porte !

ENSEMBLE, REPRISE.

Point de bruit, parlons bas, etc.

(Elles sortent à gauche.)

SCÈNE II.

SILVAIN, LÉONARD, entrant par la petite porte verte.

LÉONARD.

Passez, père Silvain, passez... Honneur aux anciens.

SILVAIN.

Je passe, monsieur, mais je suis confus.

LÉONARD.

Il n'y a pas de quoi... Et maintenant que nous voilà sur les limites de mon territoire, n'allez pas plus loin... je suis assez grand pour marcher tout seul.

SILVAIN.

Décidément, vous partez, monsieur ?

LÉONARD.

Je pars. (Fausse sortie.)

SILVAIN, à part.

Je n'en suis pas fâché d'une manière.

LÉONARD, revenant.

A propos !... pendant que Louise s'amuse à cueillir des fleurs dans le jardin... dites-moi donc un peu... en êtes-vous content ? fait-elle des progrès ?

SILVAIN.

Si elle en fait !... d'immenses, monsieur, d'immenses... au point de vue grammatical... Elle s'exprime déjà très correctement... et j'en suis fier... Quand je l'ai entreprise, elle se permettait des locutions hasardées...

LÉONARD.

Oui, oui !... elle faisait des cuirs !... style d'ouvrière... car elle l'était... Elle ne fréquentait que ses camarades, des enlumineuses... Vous connaissez ces demoiselles ?

SILVAIN.

Je les connais... de réputation.

LÉONARD.

Moi, je puis vous en parler sciemment.

AIR : On dit que je suis sans malice.

La grisette est peu littéraire ;
Mais pour la langue, la grammaire,
Elle a le respect le plus grand,
Et si parfois on la surprend,
A mettre un *t*, au lieu d'un *s*,
Bientôt après elle s'empresse
De mettre un *s*, au lieu d'un *t*,
Pour rétablir l'égalité.

SILVAIN.

Ça me crise, rien que d'y penser !... Mais mon élève n'en est plus là... et grâce à moi, que vous avez investi de son éducation, le cuir a presque entièrement disparu.

LÉONARD.

Je n'attendais pas moins de vos lumières... Comment se trouve-t-elle ici ?... paraît-elle heureuse ? ne s'ennuie-t-elle pas un peu ?

SILVAIN.

Jamais, monsieur ; je ne la quitte pas.

LÉONARD.

Ah ! vous m'en direz tant !

SILVAIN.

Elle est même d'une gaieté... C'est au point que souvent elle me fait rire... Oui, monsieur, moi, son professeur, je ris quelquefois comme un ignorant.

LÉONARD.

Ah ! elle rit ?... elle est joyeuse ?

SILVAIN.

Pas toujours... Il y a des moments où elle est rêveuse, préoccupée...

LÉONARD.

Ah !... et pourquoi ?

SILVAIN.

D'abord, quand je la gronde... et puis, les participes... Dernièrement, nous avons attaqué les participes, et ça la tracasse.

LÉONARD.

Dame ! si vous la bourrez de participes !

SILVAIN.

C'est un peu indigeste... mais nous en triompherons !

LÉONARD.

Ah ! c'est que vous êtes un terrible homme, père Silvain... Je m'en souviens !... quand vous me donniez des leçons, chez ma tante Zoé... ma seule parente... une excellente femme qui me gâtait...

SILVAIN.

Et qui m'avait choisi pour vous instruire.

LÉONARD.

Elle a toujours négligé mon éducation !

SILVAIN.

Cependant, monsieur, j'ai mis tous mes soins à cultiver votre intelligence.

LÉONARD.

D'accord... vous la cultiviez, mais il n'y poussait rien... Et pendant ce temps-là, moi, je cul-

tivais le billard, la pipe, les petits verres et la Chaumière... Dieu sait ce que j'ai récolté l.. Heureusement ma tante aimait assez les mauvais sujets, et je peux dire, à ma louange, que j'ai tout fait pour mériter son affection.

SILVAIN.

Elle vous l'a prouvé en vous nommant son héritier... et, franchement, elle a eu raison de vous laisser de la fortune.

LÉONARD.

Je ne la blâme pas... Dix à douze mille livres de rente, avec cette maison de campagne, que j'aurais sans doute négociée... si, tout à coup, il y a six mois, il ne m'était tombé du ciel une autre succession, un second héritage, sous la forme d'une jeune fille, Louise, votre élève.

SILVAIN.

Je sais, monsieur, je sais... et je déclare que cette action est une des plus... Je cherche un adjectif pour la qualifier.

LÉONARD.

Ne vous donnez pas la peine...

SILVAIN.

Si, monsieur... il me faut mon adjectif... car je ne connais rien dans Plutarque...

LÉONARD.

Plutarque est mort... parlons des vivans... Où en étais-je?... Ah!... je vous disais que j'avais hérité de Louise!... C'est alors que je me suis rappelé vos talens pour la culture.

SILVAIN.

Oui, vous accourûtes me trouver.

LÉONARD.

Et je vous tins ce discours : « Respectable Silvain, je vous confie Louise... c'est une simple ouvrière... Je l'ai séparée de ses amies qu'elle ne doit plus revoir... je crains leurs leçons?... Je préfère les vôtres... Enseignez-lui tout ce que vous pourrez, je ne veux pas en faire une savante.»

SILVAIN.

Je crois avoir jusqu'ici rempli vos intentions.

LÉONARD.

Parfaitement!... vous n'avez qu'à continuer... Un peu de français, de calcul, de géographie...

SILVAIN.

Et une teinture de logique, pour lui apprendre à raisonner.

LÉONARD.

Non, non, diable! les femmes raisonnent toujours assez, surtout pour faire bon ménage!... Et vous sentez bien que, tôt ou tard, il faudra la marier!

SILVAIN.

Oh! pour ça rien ne presse!

LÉONARD.

Elle n'est peut-être pas de votre avis... Et si quelqu'un venait à lui plaire...

SILVAIN.

Ça serait possible... et, entre nous, j'ai même l'idée...

LÉONARD.

Voyons votre idée?

SILVAIN.

Après ça, ce n'est qu'une conjecture vague.

LÉONARD.

Vague ou non, exhibez-la?

SILVAIN.

C'est qu'en vérité, je ne sais pas si je dois...

LÉONARD.

Mais, sacrebleu! parlez donc!

SILVAIN.

Ah! si vous vous emportez...

oo

SCÈNE III.

SILVAIN, LOUISE, LÉONARD.

LOUISE, entrant par la petite porte verte.

Hein?... qu'est-ce qu'il y a?... Tiens! monsieur Léonard!... Comment! vous êtes encore là?

LÉONARD.

Oui, Louise... j'ai le temps de rentrer à Paris avant la nuit...

LOUISE.

Je vous croyais déjà bien loin!

LÉONARD.

Nous conversations légèrement.

SILVAIN.

Oui, sous la feuillée.

LOUISE.

Là!... Je parie que c'est M. Silvain qui vous a retenu.

LÉONARD.

Ce n'est pas étonnant... il me parlait de vous.

LOUISE, bas à Silvain.

Renvoyez-le donc!

SILVAIN, de même.

Si vous croyez que c'est facile!

LÉONARD.

Ah ça! mais Louise, vous semblez contrariée... Est-ce que par hasard ma présence...

LOUISE.

Oh! par exemple!...

SILVAIN.

Quelle supposition!... Vous ne connaissez guère M^{lle} Louise... c'est elle, au contraire, qui se plaint toujours de votre absence.

LÉONARD.

Est-il vrai?

LOUISE.

Je ne sais où M. Silvain a vu cela... D'abord, je ne me plains jamais.

SILVAIN.

Non!... mais l'autre jour vous me disiez en-

core : « C'est singulier ! M. Léonard vient nous voir bien rarement, et ses visites sont si courtes, si courtes !... »

LOUISE.

J'ai dit ça comme autre chose ! (Bas à Silvain.)
Mais taisez-vous donc !

LÉONARD.

Oh ! si j'étais libre de suivre mon goût !...

SILVAIN.

Au fait, je ne vois pas ce qui vous empêcherait de passer quelques jours avec nous.

LÉONARD.

Et les cancan, père Silvain, vous oubliez les cancan?... Un tuteur, qui ne jouit pas de soixante-quinze ans et d'une perruque, ne peut habiter sous le même toit qu'une pupille de dix-sept... Il faut être à cheval sur les convenances, et j'y suis !... quoiqu'un peu novice dans ce genre d'équitation.

LOUISE.

Je suis bien de l'avis de M. Léonard.

SILVAIN.

Et moi aussi... au point de vue moral... Avouez cependant qu'une personne de plus à la campagne, c'est quelquefois agréable et rassurant... Car enfin cette maison est presque isolée... Dans le pays, on parle de vols, d'escalades, de malfaiteurs... La campagne a toujours été le refuge de l'innocence et des bandits, et comme vous êtes très poltronne...

LÉONARD.

Oh ! mais, Louise... si vous avez peur...

LOUISE.

Moi !... du tout !... D'ailleurs, n'avons-nous pas le jardinier et sa femme ?

LÉONARD.

Et une servante, une grosse Picarde, je l'ai choisie exprès... Elle vaut à elle seule deux bons gendarmes.

LOUISE.

Sans compter César !...

LÉONARD.

Un chien énorme... Enfin, une société choisie.

SILVAIN.

Oui, mais malgré cela...

LOUISE.

Dites plutôt que c'est vous qui craignez la solitude.

SILVAIN.

Oh ! moi... ça m'est égal !... je suis armé... de philosophie.

LOUISE.

Allez, monsieur Léonard, ne l'écoutez pas !... il vous ferait perdre du temps, négliger vos affaires... et je suis sûre que sans lui vous seriez déjà à Paris... Aussi, je ne vous retiens pas, au contraire, et pourvu que vous me promettiez de revenir... dans deux ou trois jours...

LÉONARD.

Où ne vous reprochera pas d'être exigeante.

LOUISE.

Oh ! mon... c'est un vilain défaut... Ainsi, mon petit tuteur, ne vous gênez pas ; allez, partez bien vite !

LÉONARD, à part.

Il est clair qu'elle m'envoie... à la promenade.

SILVAIN, à part.

Petite fûtée, va !

LÉONARD.

AIR : Valse des Farfadets.

ENSEMBLE.

Allons, sans plus tarder,

Je vois qu'il faut céder,

Et, selon votre avis,

Je vais retourner à Paris.

LOUISE et SILVAIN.

Allons, sans plus tarder,

Il faut vous décider,

Et, selon ^{mon} _{son} avis,

Retournez bien vite à Paris.

LOUISE.

Mais revenez bientôt ou je murmure.

LÉONARD.

Oui, dans trois jours, c'est le terme fixé.

LOUISE.

Vous serez bien gentil, je vous assure.

LÉONARD, à part.

Je suis gentil, mais encore plus vexé !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Allons, sans plus tarder, etc.

(Léonard sort par la droite.)

SCÈNE IV.

LOUISE, SILVAIN.

LOUISE, qui a accompagné Léonard.

Enfin, le voilà parti !... Il marche vite... il est déjà loin !

SILVAIN.

Je respire !.. Il faut convenir que vous l'avez éloigné avec une adresse...

LOUISE.

Il l'a bien fallu, puisque vous l'engagiez à rester

SILVAIN.

C'est que je crains toujours qu'il ne soupçonne... Car, s'il savait que je le trompe, que nous le trompons...

LOUISE.

Mon Dieu ! vous avez peur de tout !

SILVAIN.

Je ne le cache pas, j'ai des remords !... Je me repens d'avoir trempé dans cette chose clauder-

tine... C'est la première fois que je conspire... et je me fais l'effet d'un Catilina... domestique.

LOUISE.

Allons, mon bon monsieur Silvain, ne grondez pas... Vous voulez donc faire de la peine à votre petite Louise, qui vous aime tant ?

SILVAIN.

C'est ça... vous me cajolez... Je ne veux pas qu'on me cajole !

LOUISE.

Eh bien ! non, là !... causons tranquillement... (Avec mystère.) Croyez-vous qu'il vienne ?

SILVAIN.

Qui ça ?

LOUISE.

Le jeune homme... monsieur Boniface ?

SILVAIN.

Il me viendra que trop !... Je lui ai écrit comme nous en étions convenus : « A monsieur Boniface, architecte. » Et ma lettre est relative à sa profession... il ne peut se douter de rien.

LOUISE.

Et lui avez-vous indiqué la maison ?

SILVAIN.

Non, pas la maison, mais cette porte du jardin... C'est par là que je le ferai entrer... Il est inutile que les voisins de là-bas l'aperçoivent.

LOUISE.

C'est juste ! vous pensez à tout !... Et moi, je me suis arrangée pour que nous soyons seuls... Le jardinier et sa femme sont à Paris... j'ai donné congé à Manette, et personne ne saura jamais...

SILVAIN.

Je l'espère bien !

LOUISE.

Et à quelle heure doit-il venir ?

SILVAIN.

A cinq heures. (Tirant sa montre.) Il n'en est pas loin.

LOUISE.

En attendant, je vais chez la nourrice.

SILVAIN.

Chut ! chut ! pas si haut ! On dit : « Je vais chez la nourrice, » tout bas.

LOUISE.

Si vous saviez comme j'aime ce pauvre enfant ! mon petit Julot !... Je lui ai fait des bonnets...

(Elle en tire un de sa poche.)

SILVAIN.

Vous feriez mieux d'étudier les participes, c'est plus sûr et moins trompeur.

LOUISE, mettant le bonnet sur son poing.

Tenez, voyez comme il sera gentil avec ça.

SILVAIN.

Si vous croyez que ça l'empêchera de crier...

AIR : Un jour. (Les Fumeurs, 2^e acte. — Paul Henrion.)

PREMIER COUPLET.

Mes soins et ma tendresse
Sont tout à lui ;
Je suis de sa faiblesse
Le seul appui.
Quand le sort le menace,
C'est un devoir,
Il faut que je l'embrasse
Matin et soir.

DEUXIÈME COUPLET.

Sa figure naïve
Sédult les yeux ;
Aussitôt que j'arrive,
Il est joyeux.
Je le fais déjà rire,
Et dans un an,
Je crois qu'il pourra dire :
« Maman ! maman ! »

SILVAIN.

Chut ! pas si haut !... On dit tout bas : « Maman ! maman ! »

LOUISE.

Allons, venez-vous avec moi ?

SILVAIN.

Est-ce que je peux !... Ne faut-il pas que j'attende monsieur Boniface ?

LOUISE.

C'est vrai... je vous laisse en sentinelle.
(Elle sort par la petite porte de gauche.)

SILVAIN.

Quelle fonction pour un homme lettré !

SCÈNE V.

SILVAIN, puis BONIFACE.

SILVAIN.

Cette petite fille me mène comme un enfant !... Oh ! les femmes !... Je commence à comprendre Adam égaré par une pomme.

BONIFACE, entrant par la droite, à part.

Je crois que j'y suis !... Le signalement est exact... le sentier, la porte verte, tout y est... (Apercevant Silvain et le lorgnant.) Ah ! ah !... quel est ce vieil être animé ?

SILVAIN, à part.

Serait-ce mon homme ?

BONIFACE.

Qu'importe ? Frappez.

(Il frappe à la petite porte verte.)

SILVAIN.

Que demande monsieur ?

BONIFACE.

Je demande à entrer... Vous êtes de la maison ?

SILVAIN.

Saus ça je ne me permettrai pas ..

BONIFACE, à part.

Quelque vieux domestique. (Haut.) Bonhomme, conduisez-moi et annoncez monsieur Boniface.

SILVAIN.

Ah! vous êtes monsieur Boniface?

BONIFACE.

Architecte.

SILVAIN, à part.

Il est mal bâti!

BONIFACE.

S'il vous plaît?

SILVAIN.

Rien! (A part.) Et avec cette tournure-là!...

BONIFACE.

S'il vous plaît?

SILVAIN.

Monsieur, voici la clé... Entrez au jardin, et veuillez vous y reposer un instant... (Confidentiellement.) Il y a une balançoire.

BONIFACE.

Ah! j'aimerais mieux du chasselas.

SILVAIN.

Il y a eu du chasselas. Avant un quart d'heure nous vous rejoindrons... La personne qui désire vous parler est sortie, je vais la prévenir.

BONIFACE.

Ah! ce monsieur est sorti?

SILVAIN.

S'il vous plaît?

BONIFACE.

Je dis ce monsieur, c'est peut-être une dame?

SILVAIN.

Entrez toujours... mais ayez soin de bien fermer la porte après vous... Et si, par hasard, vous entendiez sonner ou frapper... (Boniface fait le signe d'ouvrir et va pour sortir, Silvain l'arrête.) Et si, par hasard, vous entendiez sonner ou frapper... (Même jeu.) n'ouvrez à qui que ce soit.

BONIFACE.

Ah!

SILVAIN.

Entrez, jeune homme... entrez... (A part, en sortant.) Pour un architecte, il est très mal bâti.

SCÈNE VI.

BONIFACE, seul.

Tiens, tiens, tiens!... Si par hasard vous entendez sonner ou frapper, n'ouvrez à quiconque... Il a dit à qui que ce soit, moi je dis quiconque... et là dessus, ce vieux laquais me détache un regard sournois... Ceci m'intrigue! c'est comme cette lettre que j'ai reçue hier... elle m'intrigue jour et nuit, depuis vingt-quatre heures... Car enfin,

ce monsieur qui veut me parler... Quel est son sexe?... Pourquoi ce valet de chambre ne m'a-t-il pas dévoilé ce point? J'ai idée qu'il y a là-dessous un mystère de la banlieue... On fait venir l'architecte, mais c'est peut-être à l'homme aimable qu'on en veut... Aurai-je allumé sans le savoir une imagination de femme... Je suis assez coutumier du fait.

AIR : Le vent qui souffle, etc.

Plus d'une belle, en me voyant paraître,

Met la main là!

Leurs petits cœurs, tremblans devant leur maître,

Font : Oh! là, là!

Ah! que de fois mon regard satanique,

Leur fut fatal!

Et si jamais j'en fais la statistique,

Dieu! quel total!

Sans fatuité, j'ose entrevoir une aventure à échelle de corde... Qu'est-ce qui peut donc m'avoir remarqué par ici?... Mon physique n'a point paru dans ce canton depuis l'année dernière... Depuis que j'ai quitté Hildegonde... Hildegonde!... un lieu que j'avais cimenté au bal de Saint-Cloud... Mais j'ai rompu, je me suis déchaîné... et, par prudence, j'évitais ces parages... Après ça, qu'est-ce que je risque?... Si c'est un bourgeois qui veut bâtir, j'embellirai sa propriété... Si c'est une femme gracieuse, j'embellirai son existence... De toutes façons, je suis à peu près sûr d'embellir quelque chose!... (Il réfléchit.)

SCÈNE VII.

THAIS, TURLURE, COLOMBE, BONIFACE, AUTRES GRISETTES, à droite et à gauche. — Elles entrent par la gauche.

TURLURE.

Visage de bois!... Impossible de pénétrer!

THAIS.

Et nous voilà revenues à la petite porte!

COLOMBE.

Vous voyez bien qu'il faut l'enfoncer!

TURLURE, voyant Boniface.

Chut! j'aperçois deux oreilles!

THAIS.

Un particulier!... Si nous nous informions...

BONIFACE, à lui-même.

Ah! bah! quand je révaserais pendant trois heures d'horloge... Entrons toujours. (En se retournant, il voit les grisettes.) Tiens! un peloton de jeunes filles!

(Il les lorgne.)

THAIS.

Ce genre, de nous lorgner!

TURLURE.

Laisse donc!... Il est très bien sous verre.

COLOMBE.

Comme les melons.

TURLURE.

Ça tient de famille.

BONIFACE, à part.

Des grisettes!... Figures de magasin... J'espère mieux que ça... Entrons toujours.

(Il se dirige du côté de la petite porte verte.)

THAIS.

Il n'ôte même pas son chapeau!

TURLURE.

Il est peut-être né coiffé.

THAIS, voyant Boniface mettre la clé dans la serrure.

Voyez donc, il a la clé de la porte.

TURLURE.

Si c'était le tuteur... (Appelant.) Monsieur! monsieur!

BONIFACE, se retournant.

Quoi? qu'est-ce qui m'appelle?*

TURLURE.

Pardon, monsieur, un mot, sans vous déranger.

BONIFACE.

Est-ce que j'ai laissé tomber quelque chose?

TURLURE.

Pas que nous sachions!... Mais vous pouvez nous renseigner au sujet d'une personne dont nous sommes à la recherche.

BONIFACE.

Connais pas.

TURLURE.

Louise... Mademoiselle Louise?

BONIFACE.

Connais pas.

TURLURE.

Il me semble pourtant que quand on a la clé...

BONIFACE.

La clé... Je ne l'ai pas de ce que vous dites.

TURLURE.

Vous alliez entrer chez elle.

BONIFACE.

Chez qui?

TURLURE.

Chez Louise.

BONIFACE, à part.

Ah! il y a une Louise!

THAIS.

Nous sommes ses amies.

TURLURE.

Il y a un sort de temps que nous ne l'avons vue... et nous voulions la surprendre.

COLOMBE.

Nous venons de Paris exprès pour ça.

BONIFACE, à part.

Et pour flamber mon rendez-vous!

TURLURE.

Mais voilà une heure que nous cavaloons autour

de l'immeuble; nous sonnons, nous carillonons, et personne ne parait!... Ah! si... un boule-dogue qui nous a montré les genévies.

BONIFACE.

Et on n'ouvre pas?... (A part.) C'est clair... on n'attend que le jeune premier.

TURLURE.

Et si vous n'étiez pas arrivé, nous allions déguerpir... Mais puisque vous êtes à la tête d'une clé... vous allez nous introduire.

BONIFACE, à part.

Plus souvent!

TURLURE.

Nous entrerons sous votre couvert.

BONIFACE.

Un instant, mes petites chattes, je n'ai aucun couvert à vous offrir... D'abord, je ne sais pas si mademoiselle Louise...

TURLURE.

Oh! monsieur, nous sommes ses intimes... elle sera dilatée de nous voir.

BONIFACE.

Je ne dis pas... Cependant, vous comprenez, on n'attend personne, et, tout à coup, il vous tombe une grappe de jeune filles...

TURLURE.

Oh! soyez tranquille, nous ne toucherons à rien dans le jardin... Nous sommes réservées à l'endroit du fruit.

BONIFACE.

Le fruit... ça m'est égal... il y en a eu... mais je ne peux pas prendre sur moi...

TURLURE.

Auriez-vous la chose de nous laisser à la porte?

BONIFACE.

J'en ai peur... Nous ne pouvons recevoir personne aujourd'hui... Revenez la semaine prochaine.

TURLURE.

Dites plutôt que vous cherchez des simulacres pour nous évincer... Quelle affreuse tyrannie!... On nous avait bien dit que Louise était très malheureuse avec son tuteur!

BONIFACE.

Son tuteur!

TURLURE.

Un jeune homme!... A votre âge!...

BONIFACE.

Moi?

TURLURE.

Oui, vous!... C'est connu!... Vous la séquestrerez de ses amies, qui la soutiendraient, qui la consoleraient!

THAIS.

Vous la tenez sous les verroux!

COLOMBE.

Vous la martyrisez!

TURLURE.

Vous n'êtes qu'un geolier!

* Thais, Boniface, Turlure, Colombe.

UNE GRISETTE.

Un ours!

COLOMBE.

Un bourreau!

TURLURE.

Un vampire!

BONIFACE.

Ah! mais, dites donc... vous m'ennuyez quelque peu... Je vais me couvrir.

(Il met son chapeau.)

ENSEMBLE.

Air : J'étouffe de colère.

D'une telle insolence,
Je ne puis revenir!
Délogez en silence,
Car il faut en finir!
Terminons cette affaire,
Sans nous mettre en courroux,
Oui, tâchez de vous taire,
Et retournez chez vous!

LES GRISETTES.

D'une telle insolence
Je ne puis revenir!
Mais d'en tirer vengeance
Nous aurons le plaisir.
On connaît la manière
De tromper les jaloux,
Et nous saurons, j'espère,
Entrer là malgré vous!

(Pendant cet ensemble, Boniface ouvre la petite porte verte et entre dans le jardin, malgré les grisettes qui veulent y entrer avec lui.)

SCÈNE VIII.

THAIS, TURLURE, COLOMBE, GRISETTES.

TURLURE.

Mesdemoiselles, je suis outrée!... C'est un affront sanguinaire!

THAIS.

Laisser des femmes à la porte!

TURLURE.

Sans leur offrir un verre d'eau!

COLOMBE.

C'est bien peu français!

TURLURE.

Je me battrais pourtant avec un homme comme ça!

THAIS.

C'est surtout cette pauvre Louise qui est à plaindre.

TURLURE.

Oh! oui! ça fend le cœur!... Mesdemoiselles, je vous prêchais ce matin la douceur et l'ordre

public; mais à présent, la guerre! c'est moi qui lève l'étendard!

COLOMBE.

Oui, la guerre!... ça me va!...

TURLURE.

Il faut délivrer Louise!

THAIS.

Il faut briser ses fers!

COLOMBE.

Il faut l'enlever!

TURLURE.

Enlevons-la!

THAIS.

Mais par quel moyen?

TURLURE.

Cherchons.

COLOMBE.

Si nous enfonçons la porte?

TURLURE.

C'est une idée fixe... Tu étais née pour être sapeur!... Mais on pourrait peut-être l'ouvrir sans l'enfoncer... Voyons un peu.

(Elles vont toutes vers la porte verte.)

THAIS, qui a regardé à droite.

Mesdemoiselles, voici quelqu'un!

COLOMBE.

C'est un jeune homme!

TURLURE, qui a regardé aussi.

Ah! mon Dieu!

THAIS.

Quoi donc?

TURLURE.

C'est étonnant comme il lui ressemble!

SCÈNE IX.

COLOMBE, TURLURE, LÉONARD, THAIS, GRISETTES.

LÉONARD, entrant sans les voir, par la droite.

Ma foi! je n'ai pas pu y tenir, et malgré moi...

TURLURE.

C'est lui!... Soutenez-moi, je défaille!

LÉONARD, la reconnaissant.

Turlure!... une de mes anciennes passions!...
Ce n'est pas le ciel qui l'envoie!

TURLURE.

Comment! c'est vous, Léonard?

LÉONARD.

Eh! oui, ma belle Turlure, c'est moi-même!...
Mesdames, je m'incline à votre intention.

LES GRISETTES.

Monsieur..

TURLURE.

Ah! Léonard, votre vue m'a fait mal!... Je suis bien aise de vous voir.

LÉONARD.

Et moi donc !... transporté, parole d'honneur !

TURLURE.

Mesdemoiselles, je vous présente le plus mons-
tre d'homme qu'il y ait à Paris.

LÉONARD.

Ah ! Turlure !

TURLURE.

Du reste, un ton et des manières tout à fait
Louis XV.

COLOMBE.

Monsieur est dans les nouveautés ?

UNE GRISETTE.

Chanteur de romances ?

THAIS.

Ou peut-être homme de lettres ?

LÉONARD.

Non ! mesdemoiselles... Je ne sais pas si je dois
vous le dire... Je suis rentier.

THAIS, prétentusement.

Rrentier... Ah ! monsieur !... c'est une pro-
fession qui exige encore plus... de moyens !

TURLURE.

Je connais ses allures... Il ne vient pas aux
champs pour cueillir des bluets, et je gagerais qu'il
y a quelque rendez-vous sous roche.

LÉONARD.

Turlure, vous n'y êtes pas !... Il n'y a rien sous
roche... Je me promenais, j'errais pédestrement ;
tout le monde est sujet à errer !

TURLURE.

A qui le dites-vous ?

LÉONARD.

Mais vous, mesdemoiselles... quel projet folâtre
vous amène en ces vertes campagnes... Vous êtes
seules ?...

TURLURE.

Toutes seules.

LÉONARD.

Point d'hommes ?...

TURLURE.

C'est par hasard.

LÉONARD.

Je le pensais !

THAIS et COLOMBE.

Je m'en vais vous dire...

TURLURE.

Laissez-moi parler... Il y a une de nos amies
que nous n'avons pas vue depuis six mois...

COLOMBE.

Une excellente camarade...

THAIS.

Très distinguée dans l'enluminure...

LÉONARD, intrigué.

Une enlumineuse ?... Ah ! ah !

TURLURE.

Et d'une sagesse !... (Mouvement de Léonard.)
Mais ce n'était pas de votre temps ; vous ne veniez

UNE INVASION DE GRISSETTES.

plus à l'atelier quand elle y est entrée... Pour lors,
il nous est revenu qu'elle était claquemurée dans
ce site champêtre, et nous nous sommes dit :
— Allons voir un peu ce que devient cette bonne
Louise.

LÉONARD.

Louise !... Vous connaissez Louise ?

TURLURE.

Oh ! il s'est trahi !... Mesdemoiselles, vous l'en-
tendez, il s'est trahi !... Le nom de Louise l'a
émouvé !

LÉONARD.

Moi !... Est-ce que j'ai l'air émouvé ?...

TURLURE.

Léonard, ne cachotez pas ! Louise vous est de
quelque chose.

LÉONARD, à part.

Diable ! si elles se doutaient !... (Haut.) Eh
bien ! puisque ça m'est échappé, c'est vrai... j'ai
aperçu Louise deux ou trois fois, par hasard, et
j'avoue que je me suis senti...

TURLURE.

Pincé !... volage !... Mais c'est égal, je ne vous
en veux pas, au contraire... Vous nous aiderez, et
avec votre renfort nous la sauverons.

LÉONARD.

Nous sauverons qui ?

TURLURE.

Louise... Vous ne savez donc pas... Elle est
très malheureuse !

LÉONARD.

Vous croyez ?

TURLURE.

Son tuteur lui intercepte la société !... Croiriez-
vous qu'il nous a exclues de son domicile !...

LÉONARD.

Son tuteur ?

THAIS.

En personne !

LÉONARD, à part.

C'est le père Silvaln qui les a effarouchées.

TURLURE.

Si c'était un vieillard, passe encore... mais un
jeune homme, enfermer une femme !

COLOMBE.

C'est révoltant !

LÉONARD.

Comment ! un jeune homme ?

TURLURE.

Trente ans tout au plus.

THAIS.

Pas joli, par exemple.

TURLURE.

Mais farouche !... Il vient de nous fermer la
porte au nez !

LÉONARD.

Et lui ?

THAIS.

Lui !... Il est entré.

LÉONARD, à part.

Un jeune homme !... Et Louise qui m'a éloigné !

TURLURE.

Qu'avez-vous, Léonard ?... Vous plissez le front.

LÉONARD.

Oui !... C'est que, voyez-vous, ce serait indigne !... Et si je pouvais le croire...

TURLURE.

Mais puisqu'on vous le dit !

LÉONARD.

Oh ! je me vengerai !

TURLURE.

C'est ça ! vengeons-nous !... Notre plan était d'enlever Louise, mais il vaut mieux que ce soit vous,

LÉONARD, à part.

L'enlever, l'enlever !... (Haut.) C'est facile à dire... Je crois qu'il serait plus ingénieux...

(On entend aboyer le chien.)

TURLURE.

C'est le boule-dogue !

LÉONARD, à part.

César. (Haut.) Quelqu'un peut sortir, ça éven-terait notre complot... Allons délibérer à l'écart.

TURLURE.

Justement Chouchou et Minette nous attendent au coin du bois avec des provisions...

LÉONARD.

De bouche ?... On y ajoutera des suppléments.

TURLURE.

Allons conspirer !

COLOMBE.

Avec des suppléments !

ENSEMBLE.

AIR : Retirons-nous. (Mauvais père, premier acte.)

Retirons-nous,

Il faut avec prudence

Tromper la vigilance

Des regards jaloux.

(Ils sortent à droite. — On entend aboyer.)

SCÈNE X.

BONIFACE, puis LOUISE et SILVAIN.

BONIFACE, paraissant au dessus du mur sur lequel il se met à cheval.

Couchez Azor ! couchez Pyrame ! à c'te niche, vilaine bête ! (Le chien aboie.) Décidément ce boule-dogue est altéré de mes mollets !... le gaillard n'est pas dégouté !... on lui en donnera des architectes pour le nourrir !... Et personne ne vient ; est-ce qu'ils vont me laisser là toute la journée ?... C'est encore heureux qu'on n'ait pas planté sur ce

mur des choses de bouteilles... je vais m'y cañ-fourcher.

SILVAIN, entrant par la gauche.

Venez donc, mademoiselle, venez donc !... vous n'en finissez pas !

BONIFACE, à part.

J'entends le valet, l'espoir me rentre.

LOUISE.

Me voilà ! me voilà ! *

BONIFACE.

C'est elle !

LOUISE.

Vous dites qu'il est entré ?

SILVAIN.

Il nous attend au jardin depuis une heure !

LOUISE, se retournant.

Ah ! mon Dieu ! un homme sur le mur !

SILVAIN, de même.

Mais c'est lui !... Où diable êtes-vous perché ?

BONIFACE.

Pardon, mademoiselle, de me présenter à vous dans cette position cavalière... mais c'est la faute de ce vieux groom !

SILVAIN.

Vieux groom !

BONIFACE.

Il a chargé votre chien de me faire les honneurs de la maison.

LOUISE, riant.

Ah ! ah ! ah ! je devine... César est lâché !

SILVAIN, riant.

Ah ! ah ! ah ! c'est ma foi vrai !

BONIFACE.

Ça vous fait rire ?

SILVAIN.

Il ne vous a rien lacéré ?

BONIFACE.

Rien que mon chapeau... Il s'en est fait un collier.

SILVAIN.

Voyons, jetez-moi la clé que j'ai le mettre à la raison.

BONIFACE.

Je vous la jetterais volontiers, mais c'est que, pour plus de sûreté, j'ai tiré le verrou.

SILVAIN.

Eh bien ! descendez et retirez-le.

BONIFACE.

Et César qui m'attend au bas de l'escalier !

LOUISE.

Allons, nous serons forcés de faire le tour !

SILVAIN.

Heureusement, j'ai la clé de la grille.

BONIFACE.

Dépêchez-vous... Cette posture n'est commode que pour jouer à la drogue.

* Léonard, Boniface, Silvain.

LOUISE.

Nous sommes à vous dans l'instant.

(Elle sort à gauche.)

SILVAIN, riant.

Ah! ah! ah! dans un cerisier, vous seriez délicieux pour faire peur aux oiseaux.

(Il sort à gauche.)

oo

SCÈNE XI.

BONIFACE, puis LÉONARD.

BONIFACE.

Je crois qu'il se permet des lazzi... Ce mercenaire a besoin d'une leçon... La première fois qu'il me tournera le dos, je le corrigerai... Le bouledogue est toujours là... si j'essayais de l'amadouer... (Il regarde dans le jardin.)

LÉONARD, rentrant par la droite.

Ces demoiselles sont à marauder des pommes dans le verger de la mère Simonette, et j'ai pu les quitter un instant... Je ne sais ce qui me trotte dans la tête... (Se frappant le cœur.) et là aussi... Oh! il faut que je sache!... (Il va vers la porte et aperçoit Boniface.) Un homme sur ma clôture!... c'est l'intrus!... (Appelant.) Monsieur!... *

BONIFACE, se retournant.

Monsieur!

LÉONARD.

Où allez-vous comme ça?

BONIFACE.

Où je vais?

LÉONARD.

Oui.

BONIFACE.

Et vous, monsieur?

LÉONARD.

Je vous avertis que vous prenez un mauvais chemin!

BONIFACE.

Passez le vôtre, s'il vous plaît!

LÉONARD.

Monsieur! descendez!... où je vous tire par la jambe!

BONIFACE.

Je la rebrousse, monsieur, je la rebrousse.

LÉONARD.

Mais enfin, qui vous a permis...

BONIFACE.

Vous tenez beaucoup à le savoir?

LÉONARD.

Beaucoup!

BONIFACE.

Monsieur, quel âge avez-vous, sans indiscretion?

LÉONARD.

Je n'ai pas encore celui de la patience!

* Léonard, Boniface.

BONIFACE.

Tant mieux! vous êtes jeune, un mot suffira: L'amour.

LÉONARD.

L'amour!

BONIFACE.

Chut!... vous devez me comprendre.

LÉONARD.

Misérable!... si j'avais un moellon!...

BONIFACE.

Monsieur, il y a une carrière à une petite lieue d'ici.

LÉONARD.

Mais descends donc!... Je te ferai la courte-échelle!

BONIFACE.

Par ici?... non!... On m'attend par là!... Je vois César qu'on rentre dans sa niche...

LÉONARD, à part.

Il connaît mon chien!

BONIFACE.

On lui remet sa chaîne... Monsieur que je ne vous retienne pas. (Il se dispose à descendre.)

LÉONARD.

AIR.

Non! reste là!... Parle, je te l'ordonne!

BONIFACE.

Comment ça ne vous suffit pas?

LÉONARD.

Si je m'approche un jour de ta personne,

Tu sentiras la vigueur de mon bras!

Sous mes coups il faut que tu meures!

BONIFACE.

Si je descends, c'est par égard pour vous...

Ainsi placés nous causerions deux heures,

Vous auriez toujours le dessous.

(Il disparaît.)

(Reparaissant.) Bonne santé, monsieur. (Il disparaît.)

oo

SCÈNE XII.

LÉONARD, seul.

Un homme!... un homme chez moi! et ne pouvoir lui serrer la cravate!... Quand j'irais sonner à la grille, on se garderait de m'ouvrir... et je n'ai pas de clé particulière!... Encore un excès de confiance... une sottise délicatesse dont je suis la dupe!... On a tort d'être délicat... J'aurais dû prendre une duègne espagnole... Il doit y en avoir de réfugiées.

SCÈNE XIII.

COLOMBE, LÉONARD, TURLURE, THAIS, LES GRISETTES, entrant par la droite et mangeant des pommes.

TURLURE.

Eh bien ! vous vous promenez tout seul comme un chat-huant?...

THAIS.

Au lieu de nous tenir société.

LÉONARD.

C'est que je ruminais quelque chose... car j'ai mis dans ma tête d'entrer là!... et j'y entrerai, quand je devrais démolir un pan de muraille!

TURLURE.

Si vous n'avez pas trouvé d'autre moyen...

THAIS.

Vous auriez mieux fait de nous aider à cueillir des pommes!

COLOMBE.

Nous n'aurions pas été obligées de monter aux échelles!

LÉONARD, vivement.

Aux échelles!

TURLURE.

C'est très risquable!

LÉONARD.

Et moi qui n'y pensais pas!... Une échelle... voilà mon moyen!

TURLURE.

Ah! ciel! je le saisis!... Vous voulez tenter l'escalade...

LÉONARD.

Et ça ne sera pas long!... Je cours chercher l'instrument.

TURLURE.

Vous n'irez pas seul... nous vous suivrons!... nous partagerons vos périls!

LÉONARD.

Comment! vous monteriez?...

TURLURE.

A l'assaut!... Un mur ne nous fait pas peur!... N'est-ce pas, mesdemoiselles?

LES GRISETTES.

Non, non!... au contraire!

LÉONARD.

Mais réfléchissez donc!...

TURLURE.

C'est tout réfléchi!... et pour qu'il n'y ait plus à reculer... (Elle défait son bonnet.) je jette mon bonnet par dessus la chose!... Allez!...

(Elle le jette dans le jardin.)

COLOMBE.

Ah! ça va être amusant!

TURLURE.

Et maintenant, mes amies... aux échelles!

TOUTES.

Aux échelles! (Elles sortent à droite en courant.)

LÉONARD.

Mais ce sont des diables que ces coloristes!... les voilà lancées! impossible de les retenir!... Allons, il faut en passer par là!... il faut rire.

plaisanter, il faut que je me batte les flancs, quand je voudrais enfoncer les côtes à cet animal qui est là dedans.

(Toutes les grisettes accourent, portant chacune une échelle.)

TURLURE, qui en porte deux.

Nous voilà Léonard!... Je vous ai choisi une échelle; c'est la plus solide.

LÉONARD, la prenant.

Le procédé n'en est que plus délicat.

TURLURE.

Nous vous nommons notre chef, à l'unanimité.

LÉONARD.

J'accepte cet honneur insigne!... Mesdemoiselles, après avoir cueilli des pommes... vous allez cueillir des lauriers... Prouvez à l'univers, qui le savait déjà, que vous êtes aussi invincibles dans l'attaque que dans la défense.

TURLURE.

Ah! c'est une méchanceté!

LÉONARD.

Attention au commandement!

AIR du Hassard de Felsheim.

Songez que l'obéissance

Est le gage du succès;

Dans les rangs, faites silence,

Pour mieux cacher nos projets.

TURLURE.

Quand la gloire nous appelle

Au sommet de ce rempart,

Profitez de notre zèle

Et criez-nous sans retard:

En avant! (bis.)

Soldats, marchez à l'instant.

TOUTS.

En avant! (bis.)

Allons, marchons à l'instant.

(Sur la ritournelle, elles plantent leurs échelles contre le mur.)

LÉONARD.

Ah! cette noble vaillance

Me plat et j'y répondrai.

A l'assaut que l'on s'élançait!

Montez... et je vous suivrai!

(Elles s'élançant aux échelles, s'arrêtent au premier échelon, et redescendent la scène.)

TURLURE.

Nous suivre... Oh! ça ne peut être!

Il ne faut pas oublier

Qu'une échelle, c'est bien traiter!

Monsieur, montez le premier.

En avant! (bis.)

Mais vous passerez devant.

TOUTS.

En avant! (bis.)

Mais vous passerez devant!

Soit, je passerai!

A l'assaut! à l'assaut!

(Léonard monte le premier.)

ACTE DEUXIÈME.

Un salon assez élégant. Porte au fond. A droite, premier plan, une porte, troisième plan une croisée. A gauche, premier et troisième plans, une porte. Chaises, fauteuils, etc.

SCÈNE I.

LOUISE, SILVAIN, puis BONIFACE.

LOUISE, à la porte de gauche, 3^e plan, à la cantonade.

Tu le verras bientôt, mais un peu de patience, il faut d'abord que je lui parle... (A elle-même.) Cette pauvre cousine, elle se désole; je conçois ça! (Voyant entrer Silvain par le fond.) Eh bien! monsieur Boniface...

SILVAIN.

Le voici... De loin, je l'ai vu accourir... il est même tombé en route... ça m'a fait rire.

LOUISE.

Il aurait pu se blesser!

SILVAIN.

Parce que j'ai ri?... Je ne le crois pas susceptible... Tenez, je l'entends monter les escaliers... J'aimerais mieux les lui voir descendre.

BONIFACE, très effaré, entrant par le fond.*

Cachez-moi, cachez-vous!... Nous sommes perdus!

LOUISE.

Qu'y a-t-il donc?

SILVAIN.

Cet air effaré!...

BONIFACE.

Je les ai vus!... ils viennent!... ils sont à mes trousses!

LOUISE.

Mais qui donc?

BONIFACE.

Je ne sais pas... Il fait déjà très sombre, et en courant pour arriver plus vite, je me suis étalé!... Je me relève!... je cherche où je me suis fait mal et je vois un homme qui escaladait la muraille.

SILVAIN.

Un homme?

BONIFACE.

Une figure sinistre!

SILVAIN, commençant à trembler.

Ah! mon Dieu!

LOUISE.

Peut-être un curieux.

BONIFACE.

Je reste cloué de terreur!... et j'en vois un autre, et puis un autre... avec des bonnets blancs, des cheveux épars, des coiffures atroces!

* Léonard, Boniface, Silvain,

SILVAIN.

Des voleurs déguisés!

LOUISE.

Mais c'est impossible!

SILVAIN.

Peut-être même des Rebeccaites français!

BONIFACE.

Cachons-nous à la cave.

LOUISE.

La frayeur a pu vous abuser...

SILVAIN, à la fenêtre.

Non, non!... J'entends marcher dans le jardin... je vois des masses s'agiter dans l'ombre!

LOUISE.

Dans le jardin!... Il est donc vrai? *

SILVAIN.

Et personne ici!... La servante, le jardinier, tout le monde est dehors... Voilà, mademoiselle, voilà où nous a conduits votre légèreté!

BONIFACE.

Voilà où elle nous a conduits.

LOUISE.

J'ai là deux jolis défenseurs!

BONIFACE.

Si je savais où est la cave! *

LOUISE, à Silvain, indiquant la porte du fond.
Voyons, fermez d'abord cette porte.

SILVAIN.

Oui! barricadons-nous!

LOUISE.

Et moi, celle-ci.

(Elle ferme la porte à gauche, 5^e plan.)

SILVAIN, à la porte du fond.

Ils montent!... j'entends leurs pas lugubres!

BONIFACE.

Je donnerais cent sous pour être à la cave!...

(On frappe violemment à la porte du fond.)

SILVAIN, tremblant.

Qui... qui... qui est là?

LES VOIX, en dehors.

Ouvrez! ouvrez!...

(Ils ébranlent la porte.)

LOUISE, effrayée.

Ah! (Elle se sauve à gauche, au 1^{er} plan.)

* Boniface, Léonard, Silvain.

** Léonard, Silvain, Boniface.

SILVAIN.

Sauve qui peut !

(Il se sauve aussi à gauche, 1^{er} plan, et ferme la porte au nez de Bouiface.)

BONIFACE.

Eh bien ! eh bien !... ils me plantent là, les égoïstes !
 (Il court çà et là et se sauve par la porte à droite, 1^{er} plan, celle du fond cède ; Léonard et les grisettes entrent.)

oo

SCÈNE II.

THAIS, TURLURE, LÉONARD, COLOMBE.

LÉONARD.

Personne !... Je m'y attendais !

TURLURE.

L'ennemi se cache, c'est qu'il a peur !

LÉONARD, à part.

Je saurai bien les trouver !

COLOMBE.

C'est égal ! nous avons enfoncé une porte !

TURLURE.

Il faut fureter partout !

THAIS.

Et Louise qui n'est pas prévenue !

TURLURE.

Si je l'appelais ?... Je suis sûre qu'elle reconnaîtrait mon baryton !

LÉONARD.

C'est inutile !... On l'a sans doute enfermée.

COLOMBE.

Alors, on pourrait encore enfoncer...

LÉONARD.

Arrêtez, jeunes amazones... Assez d'enfoncemens comme ça !... (A part.) Éloignons-les. (Haut.) Camarades !... pendant que nous divaguons en ces lieux, vous ne songez pas que l'ennemi peut décamper par le jardin et nous enlever le fruit de la victoire.

TURLURE.

C'est vrai !... le tuteur est capable...

LÉONARD.

Il faut s'y opposer !... Vous allez faire une sortie, vous occuperez toutes les issues... défendez les passages... patrouillez dans les circuits de ce domaine, et, à la première alerte, qu'un signal m'avertisse.

TURLURE.

Et vous, Léonard ?...

LÉONARD.

Moi, je ne bouge pas de cette position !... j'y établis mon quartier-général.

TURLURE.

J'ai envie de rester avec vous !

THAIS.

Oh ! Turlure qui veut rester avec lui ! Je trouve ça assez coquet.

TURLURE.

Pourquoi donc pas ?

LÉONARD.

Turlure, la discipline s'y oppose.

AIR : J'en guette un petit, etc.

Si quelqu'un m'attaque ou m'outrage,

J'ai deux bras pour me protéger ;

Quand je suis seul, je suis plein de courage-

Mais avec vous je craindrais le danger ;

Je pourrais me laisser surprendre

Par un péril qui serait mutuel ;

Il en est un, surtout, contre lequel

Je ne saurais pas me défendre.

TURLURE.

Léonard, vous me refusez ?

LÉONARD.

Je le dois dans l'intérêt général !... Ces jeunes conscrits ont besoin de vos conseils, vous les commanderez par intérim... Turlure, je vous nomme caporal.

LES GRISETTES.

Oh ! caporal !

TURLURE.

Je serai digne de cet avancement... Mesdemoiselles, allons patrouiller.

ENSEMBLE.

AIR : Dans votre chambre. (Loup.)

Par^{tez} en silence,
ton

Et que la prudence

Assure d'avance

Le succès.

Courage et mystère,

De l'art de la guerre,

Nous sav^{ons} j'espèreVous sav^{ez} Les secrets.]

TURLURE.

Sauvons l'innocence

Des fers d'un jaloux !

LÉONARD.

Songez que la France

A les yeux sur vous.

Par^{ons} ez en silence, etc.

(Elles sortent par le fond.)

oo

SCÈNE III.

LÉONARD, puis SILVAIN et LOUISE.

LÉONARD.

Ouf !... m'en voilà délivré !... C'est terrible de dissimuler et de faire le gentil, quand on a sur la poitrine une barre qui étouffe... Louise me tromper !... et ce vieux Silvain que je croyais un honnête imbécile... c'est lui qui a rentré César !...

le seul fidèle de la maison !... Oh ! mais, morbleu ! nous allons voir... (Il frappe à la porte, premier plan à gauche.) Ouvrez ! ouvrez ! c'est...

SILVAIN, paraissant à la porte. *

Vous, monsieur... c'est vous !... Je n'ose en croire mes cinq sens.

LÉONARD.

Où est Louise ?

SILVAIN.

Ici, monsieur, ici... (Parlant en dedans.) Mademoiselle, vous pouvez venir. (A Léonard.) Vous avez donc appris notre invasion ? (A Louise.) C'est votre tuteur qui vient nous prêter main-forte.

LOUISE, accourant.

Mon tuteur !... Oh ! tant mieux ; à présent je ne crains plus rien !... ** Mais comment avez-vous fait pour arriver jusqu'à nous ?... Vous n'êtes pas blessé ?

LÉONARD.

Blessé ?... Et par qui ?

LOUISE.

Par les voleurs.

SILVAIN.

La maison en est pleine !

LOUISE.

Ils ont franchi le mur du jardin.

LÉONARD.

Rassurez-vous... c'était moi.

SILVAIN et LOUISE.

Vous !

LÉONARD.

Moi et vos amies, vos anciennes camarades... Les brigands étaient des enlumineuses... et ce n'est pas leur faute si, pour arriver jusqu'à vous, il faut se livrer à l'escalade !

LOUISE.

Mes camarades !... Vraiment !... elles sont ici !... Oh ! si je l'avais su !

SILVAIN, riant.

C'étaient des femmes !... Ah ! ah ! ah !

LÉONARD, sévèrement.

Vous êtes bien jovial, monsieur Silvain !

SILVAIN, à part.

Oh ! oh ! il a froncé le regard !

LOUISE.

Dites-moi où elles sont... que j'aille les embrasser.

LÉONARD.

Tout à l'heure, Louise, nous avons d'abord un petit chapitre à débrouiller ensemble.

SILVAIN, à part.

Aïe ! aïe ! se douterait-il ?...

LÉONARD, à part.

Soyons calme. (Haut.) Louise, vous étiez tantôt bien pressée de me voir partir... je vous gênais sensiblement.

* Silvain, Léonard.

** Louise, Léonard, Silvain.

LOUISE.

Moi ! pas du tout !

LÉONARD.

Oh ! c'était visible !... Ce soir, vous fermez les portes, vous éloignez les domestiques et les importuns... de concert avec M. Silvain qui me paraît dressé à ce genre d'exercice...

SILVAIN.

Monsieur, je conviens que les apparences...

LÉONARD, rudement.

On ne vous parle pas !

SILVAIN, à part.

Il salt tout !

LÉONARD.

Louise, vous me connaissez ! je suis franc, mais je déteste les micmacs !... Quel est ce jeune homme qui s'est introduit eu mon absence ?

LOUISE.

Mais, monsieur Léonard, je vous atteste...

SILVAIN.

Monsieur, le jour n'est pas plus pur...

LÉONARD.

On ne vous parle pas !... (A Louise.) Où est-il ?... Je veux le savoir !

LOUISE.

Eh bien ! oui, mon petit tuteur, vous le saurez !... et je vois bien que j'ai eu tort ; vous qui êtes si bon, si indulgent pour moi, je suis sûre que vous m'auriez approuvée.

LÉONARD.

C'est un peu fort.

LOUISE.

Mais un secret comme celui-là est toujours difficile à confier... J'aurais été honteuse, vous comprenez... une jeune fille... Aussi, je ne voulais vous le dire que quand tout serait fini.

LÉONARD.

Quand tout serait fini !

SILVAIN.

Voilà !

(Léonard le regarde avec sévérité, il se détourne.)

LOUISE.

Ça aurait mieux valu !... car, si, par hasard, vous refusiez d'approuver... Oh ! ça me ferait beaucoup de chagrin, je vous en avertis !

LÉONARD.

Ah ! ah ! c'est donc bien sérieux ?

LOUISE.

Plus que vous ne pensez.

LÉONARD, à part.

Allons, il faut du courage !... (Haut.) N'importe, Louise, ayez confiance... Je vous ai toujours laissée libre... vous l'êtes encore, et pourvu que les convenances n'aient point trop à gémir, je ne suis pas homme à contrecarrer votre penchant.

LOUISE, étonnée.

Mon penchant ?

LÉONARD.

M'auriez-vous suspecté d'être jaloux ?

LOUISE.

Jaloux ! et pourquoi ?

LÉONARD.

Oh ! ne craignez rien, ça n'est pas !... Un tuteur aimer sa pupille, c'est trop ridicule, c'est ro-coco !

LOUISE.

Oh ! pas toujours !

SILVAIN.

Oh ! non ! oh ! non !...

(Même jeu de Léonard.)

LÉONARD.

Voilà pourquoi il fallait aborder franchement la position... Il fallait me dire : mon tuteur, j'ai remarqué un jeune homme, blond ou brun... Il m'irait assez pour mari, voyez si l'affaire peut s'arranger.

LOUISE.

Comment ! vous supposeriez...

SILVAIN, à part.

Il se repait de chimères !

LÉONARD.

Moi, j'aurais pris des renseignements sur l'individu, je l'aurais suivi partout, au restaurant, à l'estaminet, et, s'il avait réuni tout ce qui fait le bonheur d'une femme, je vous aurais bénis, comme c'est mon état.

SILVAIN, à part.

Monsieur, ma conscience m'oblige à vous prévenir...

LÉONARD.

On ne vous parle pas !

LOUISE, à part.

Il me soupçonne !... il croit que c'est pour moi... Oh ! c'est indigne, et il me le palera !

LÉONARD.

Enfin, Louise, ce qui est passé est passé... n'en parlons plus !... Vous avez agi sans me consulter, mais j'espère qu'aujourd'hui vous allez me mettre au courant... Je veux tout savoir... j'en ai le droit !

LOUISE.

Oui, monsieur, j'en conviens... mais vous n'avez pas celui de m'humilier, de me faire rougir... L'autorité d'un tuteur ne va pas jusque-là.

LÉONARD.

Voyons, Louise, ne me poussez pas à bout... répondez sans détour.

LOUISE.

Et si je ne veux pas vous répondre ?

LÉONARD.

Je vous y forcerai bien !

LOUISE.

Voilà donc la liberté dont vous me laissez jouir !

LÉONARD.

Encore une fois, Louise, quel est ce jeune homme ?

LOUISE.

Faites ce que vous voudrez, mais je ne vous le dirai pas !

SILVAIN.

Et moi, je le dirai !... car il est impossible...

LOUISE.

Non, monsieur Silvain, pas un mot !... * On ne doit pas céder à l'injustice !

LÉONARD.

C'est bien !... je ne vous interroge plus !.. Car, voyez-vous, la colère, l'indignation... je pourrais... Mais n'espérez pas que votre amant me glisse entre les doigts !...

LOUISE, à part, avec dépit.

Mon amant !

LÉONARD.

Je le trouverai !... et s'il est entré par la porte, je vous répons qu'il ne sortira pas par le même chemin !

SILVAIN.

Mais, pourtant, je ne dois pas souffrir... **

LÉONARD.

On ne vous parle pas, vieux faux !... Vous n'êtes plus professeur ! vous n'êtes plus rien ici !

SILVAIN.

Mon congé ! Il suffit, monsieur !... je partirai les mains pures et la conscience légère.

LÉONARD.

Tant mieux !... vous irez plus vite.

ENSEMBLE.

AIR : Ah ! c'en est fait point de faiblesse. (Les femmes.)

Fiez-vous donc (*bis.*) à la jeunesse !Moi, qui croyais (*bis.*) à sa tendresse,

Tout en elle et m'irrite et me blesse,

Et la douleur,

Et la fureur

Sont dans mon cœur !

LOUISE, à part.

Non, désormais (*bis.*) plus de faiblesse !Moi, qui croyais (*bis.*) à sa tendresse,

Sa conduite et m'irrite et me blesse,

Et la douleur,

Et le malheur

Sont dans mon cœur !

SILVAIN, à part.

Fiez-vous donc (*bis.*) à la jeunesse !Sourde à la voix (*bis.*) de la sagesse,

La folie est son guide sans cesse,

Et la douleur,

Et le malheur

Navrent son cœur !

(Léonard sort par le fond.)

* Léonard, Louise, Silvain.

** Léonard, Silvain, Louise.

SCÈNE IV.

SILVAIN, LOUISE, puis BONIFACE.

SILVAIN.

Voilà ce que je craignais!... la foudre éclate, et c'est moi qui fais l'office de paratonnerre!

LOUISE.

Ah! monsieur Silvain, je suis bien malheureuse!

SILVAIN.

Je ne jouis pas non plus d'un bonheur extrême.

LOUISE.

S'imaginer qu'en son absence je suis capable...

SILVAIN.

Mais aussi, pourquoi cette obstination?... pourquoi ne pas lui déclarer...

LOUISE.

Pourquoi?... Tenez, monsieur Silvain, vous êtes bien savant, mais vous n'entendez rien à ces choses-là.

SILVAIN.

Vous auriez mieux fait d'étudier les participants.

LOUISE.

Songeons à M. Boniface... il faut nous hâter.

SILVAIN.

Mais où s'est-il donc fourré ce Boniface?... Il ne peut être que là... (Il indique la porte à droite.) Voyons... * (Il frappe.) Hé!... êtes-vous là?

BONIFACE, en dedans.

Qui vive!

SILVAIN,

Venez, monsieur l'architecte, il n'y a plus de danger.

BONIFACE, entrant avec une pelle à feu à la main. **

Ah! c'est vous? pardon!... Je m'étais fortifié d'une pelle à feu à tout événement... Ils sont donc partis? qu'est-ce qu'ils vous ont volé?

LOUISE.

Rien, heureusement!... Tout ce fracas, cette escalade, c'était une plaisanterie.

BONIFACE.

Il n'y a pas de voleurs?

SILVAIN.

Vous en êtes fâché?

BONIFACE.

Mais alors, pourquoi donc me faites-vous des peurs comme ça?

SILVAIN, lui prenant la pelle des mains.

C'est vous, qui êtes d'une poltronnerie...

(Il porte la pelle dans la chambre à droite.)

* Léonard, Silvain.

** Louise, Boniface, Silvain.

BONIFACE.

Je ne le nie pas, je tremblais... pour mademoiselle.

LOUISE.

N'en parlons plus!... nous avons à causer de choses plus intéressantes.

BONIFACE, tendrement.

Ah! oui.

LOUISE.

Il est temps que vous appreniez le motif pour lequel vous êtes ici.

BONIFACE.

Le motif... je m'en doute!

LOUISE.

Je ne crois pas.

BONIFACE.

Comme vous voudrez.

LOUISE.

Monsieur Silvain, je vous en prie, veuillez à la porte.

BONIFACE, à part.

Silvain!

SILVAIN, à part.

Encore en sentinelle!

BONIFACE.

Oui, éloignez-vous, Silvain.

(Silvain remonte.)

LOUISE.

Monsieur, je vous crois un honnête homme...

BONIFACE.

C'est aussi mon opinion.

LOUISE.

D'après ce qu'on m'a dit de vous, j'ai jugé qu'au fond vous n'étiez pas méchant.

BONIFACE.

Je tiens du mouton.

LOUISE.

Voilà pourquoi je me suis chargée d'une entreprise délicate, et dont la réussite n'a d'autre garantie que la loyauté de vos sentiments.

BONIFACE.

Mes sentiments!... Ah! mademoiselle!... j'ai idée que vous en serez contente!... Si on concourait pour cet article, j'obtiendrais le grand prix!... Demandez aux femmes, elles sont connaisseuses, et je me flatte que, jusqu'ici, elles n'ont eu qu'à s'en frotter les mains.

LOUISE.

En êtes-vous bien sûr?

BONIFACE.

S'il vous plaît?

LOUISE.

Je vous demande si, par hasard, votre mémoire ne serait pas en défaut.

BONIFACE.

Il y aurait une réclamante?

SILVAIN, revenu sur le devant.

Oui! cherchez bien!

BONIFACE.

Je ne trouve pas, dans le nombre... c'est chercher une aiguille dans du fourrage.

SILVAIN, à part, en s'en retournant à la porte.

Quel animal!

LOUISE.

Enfin, monsieur, supposons qu'une personne, une jeune fille, confiante en vos promesses, vous ait donné tout son amour... que devrait-elle attendre de vous?... Serait-ce la honte et l'abandon?... N'auriez-vous à lui laisser que le déshonneur pour prix de son sacrifice?

BONIFACE, à part.

Elle veut m'éprouver!... (Haut.) Ah! mademoiselle, quelle diable de supposition!... Moi, Boniface, que je plante la une créature ingénue qui m'aurait comblé... Ah! je serais un fichu polisson!... Non, non, jamais!... Mon cœur, ma fortune, tout ce que je possède... trop heureux de mettre ma main à ses genoux!...

LOUISE.

Vrai! vous l'épouseriez?

BONIFACE.

Je l'épouserais à la face de toutes les faces.

LOUISE.

Ah! je vous crois!... et je vous remercie pour ma cousine.

BONIFACE.

Votre cousine?

LOUISE.

Oui, cette pauvre Hildegonde.

BONIFACE.

Hildegonde!

LOUISE.

Qui se croyait délaissée et qui se désolait bien fort.

BONIFACE, à part.

Ah! je suis une oie!

SILVAIN, qui est descendu, désignant la chambre

3^e plan à gauche.

Elle est là! Elle vous attendait.

BONIFACE.

Mais moi, je ne l'attendais pas du tout!... et c'est pour elle qu'on m'a fait venir?

LOUISE.

Et pour qui donc, s'il vous plaît?

SILVAIN.

L'architecte faisait des châteaux en Espagne!

BONIFACE.

Mais c'est un piège!... c'est un ravin que vous m'avez creusé!

LOUISE.

Vous aurais-je mal jugé, monsieur, et ce que vous me disiez tout à l'heure?...

BONIFACE.

Tout à l'heure, je disais des bêtises!... je les entassais pour vous charmer.

LOUISE.

Ah! monsieur!

SILVAIN, lui tapant sur la poitrine.

Mais, malheureux, vous n'avez donc pas de ça?...

BONIFACE.

Faites finir ce vieux, ou je lève le pied sous lui!

LOUISE.

De grâce, monsieur, écoutez-moi!... Ma cousine espère vous voir... Ne refusez pas de lui parler... ne fut-ce qu'un instant.

BONIFACE.

Mademoiselle, j'ai le plus grand désir de vous souhaiter le bonsoir.

LOUISE.

Encore un mot!

BONIFACE.

Un seul, si ça vous est égal.

LOUISE.

Puisque je ne peux rien obtenir pour ma cousine, qui est pourtant bien digne d'être aimée, peut-être serez-vous plus disposé à m'entendre si je vous parle au nom de votre enfant!

BONIFACE.

Un enfant!... Quoi! Hildegonde...

SILVAIN.

Vous l'ignoriez?

BONIFACE.

Je l'ignorais.

LOUISE.

Oui, monsieur, vous avez un fils!

BONIFACE.

Un fils!... Ceci attaque mes entrailles!... Et... où est ce garçon?

LOUISE.

Chez la nourrice...

SILVAIN.

La mère Pichard... à deux pas d'ici.

BONIFACE.

Mon fils!... Je vole dans ses bras!

SILVAIN, l'arrêtant.

Halte-là!

LOUISE.

Et n'avez-vous donc rien à dire à sa mère?

BONIFACE.

Pas encore!... Voyez-vous, j'ai des torts... de grands torts, et je connais Hildegonde... Elle ne manquerait pas de me les jeter à la tête... elle pourrait même y ajouter d'autres projectiles... Bref, j'aime mieux la préparer à l'entrevue par un petit bout de lettre.

LOUISE.

Une lettre...

BONIFACE.

Des choses touchantes et dictées par la nature.

LOUISE.

Ainsi, vous consentez?...

BONIFACE.

Laissez-moi faire... nous finirons par tomber d'accord... Où trouverai-je les outils nécessaires?

LOUISE.
Là, dans ce cabinet.
BONIFACE.
Entrez vite, car si l'on venait...
LOUISE.
Oh ! il ne faut pas qu'on se doute...
BONIFACE.
Parbleu ! *
SILVAIN.
Cachez-vous bien !... Vous ne pouvez qu'y gagner.
BONIFACE, à part.
Ce vieux m'agace horriblement !
(Il entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE V.

LOUISE, SILVAIN.

LOUISE.
Enfin j'ai réussi... Il épousera ma cousine.
SILVAIN.
Un joli mari qu'elle aura là !
LOUISE.
Ça vaut toujours mieux que rien... C'était une tache pour la famille... et si M. Léonard avait appris...
SILVAIN.
M. Léonard... Vous me faites souvenir qu'il m'a appelé vieux faux... qu'il m'a chassé... J'ai ça sur le cœur...
LOUISE.
Oh ! vous ne vous en irez pas... Vous resterez avec nous...
SILVAIN.
Jamais !... ou il faudrait qu'il m'en priât bien fort... Mais voici vos enlumineuses. (A part.) Je vais me préparer au départ !
(Il sort à gauche, premier plan.)

SCÈNE VI.

THAIS, LOUISE, TURLURE, COLOMBE, GRISETTES.

CHOEUR.

AIR : Pour avoir un sage compagne, etc. (Ch. aux filles.)

C'est pour le bonheur d'une amie
Que nous accourons aujourd'hui ;
Contre une indigne tyrannie,
Nous lui prêterons notre appui.

* Louise, Silvain, Boniface.

LOUISE, qui a été au devant d'elles.
Mes amis ! mes bonnes amies !... que je suis aise de vous voir !
TURLURE.
J'en étais sûre !... (Elles s'embrassent.) Ah ! je sens là une émotion !... Je ne croyais pas que l'amitié faisait palpiter...
LOUISE.
Vous êtes bien aimables de venir comme ça me surprendre.
TURLURE.
Oh ! l'action a été chaude !... Il a fallu te prendre d'assaut ! Va, ma pauvre Louise, ton sort nous a bien affectées !
LOUISE.
Mon sort ?
THAIS.
C'est drôle !... tu n'es pas changée !
COLOMBE.
Tu n'as pas maigri du tout !
TURLURE.
Mesdemoiselles, le malheur ne fait pas toujours maigrir... J'en ai vu des exemplaires.
LOUISE.
Ah ! ça... vous vous attendiez donc à me trouver malade ?
TURLURE.
Louise, voici la chose... Nous venons t'enlever.
LOUISE.
M'enlever !
TURLURE.
Oui, reviens, et moque-toi du reste !
THAIS.
Nous rirons, nous chanterons comme autrefois.
COLOMBE.
Nous ferons des parties d'ânes.
TURLURE.
Et nous cueillerons des noisettes.
LOUISE.
Mes amies, je me rappelle toujours avec plaisir le temps que nous avons passé ensemble... et j'ai bien souvent pensé à vous, mais aujourd'hui, quand je le voudrais, il me serait impossible...
TURLURE.
Et moi, je te dis que tu ne risques rien !... Le gouvernement ne peut pas te forcer à subir un tuteur qui t'opprime.
LOUISE.
Lui !... Mais vous vous trompez !... La vie que je mène, je l'aurais choisie !... Loin de me tyranniser, il va au devant de mes désirs !... C'est à lui que je dois d'étudier, de m'instruire, de savoir quelque chose...
TURLURE.
Ah ! si tu vises à l'Académie !...
LOUISE.
Allez, je serais bien ingrate si je n'avais pas pour lui de l'amitié !

TURLURE.

Pourquoi pas de l'amour?

LOUISE.

Dame! ça se pourrait bien!

TURLURE.

Tu l'aimerais?... En es-tu bien sûre?

LOUISE.

AIR : Ce qu'ici je ressens, hélas! (Perraquière.)

De ce que j'éprouve en secret ;

J'ignore, en effet,

Quelle est la puissance,

Est-ce de la reconnaissance?

Pourtant, chaque jour,

Mon cœur sans détour

Me répond que c'est de l'amour!

Je sens, chaque jour,

Que c'est de l'amour!

Ce mystère,

Je l'espère,

Bientôt pourra s'éclaircir,

Et ma vie

Se confie

Doucement à l'avenir.

De ce que j'éprouve en secret, etc.

TURLURE.

Elle en est affolée!... J'aime à croire que de son côté il roucoule pour toi?... C'est Estelle et Némorin!

THAIS.

C'est Angélique et Médor!

TURLURE.

Nous sommes tombées dans un nid de tourtereaux!

LOUISE.

Ah! c'est mal de vous moquer de moi, et vous feriez mieux de me plaindre... Car lui, voyez-vous... jusqu'ici j'avais pensé... il me semblait... mais aujourd'hui, je suis sûre qu'il ne m'aime pas.

TURLURE.

Ne pas t'aimer! toi, si gentille!... Faut donc qu'on lui ait crevé les yeux!... Oh! que les femmes sont enfantes!... Tu te coiffes d'un indifférent, tandis qu'un autre se consomme pour toi!

LOUISE.

Un autre? quel autre? (Boniface ouvre la porte.) Ah! silence!

TURLURE, à ses amies.

C'est le tuteur!...

LOUISE, à elle-même avec reproche.

Et moi qui ne pensais plus à ma cousine!

TURLURE.

Rien que sa vue l'a troublée.

(Boniface s'avance sans les voir.)

LOUISE, aux grisettes.

Vous permettez, n'est-ce pas?... J'ai à lui parler...

TURLURE.

A ton aise, ma chère, à ton aise.

(Elles se retirent au fond.)

SCÈNE VII.

LOUISE, BONIFACE, LES GRISETTES, au fond.

BONIFACE, à lui-même.

Relisons mon sous-seing... Je me suis imposé les plus grands sacrifices!... (Il lit.) « Je soussigné, m'engage à payer tous les mois à la nourrice du petit la somme de douze francs en espèces métalliques... plus trois kilogrammes de sucre et deux briques de savon, première qualité. » C'est ruineux!... mais il faut bien laver sa faute!

LOUISE.

Eh bien! avez-vous fini?

BONIFACE, pliant la lettre.

Où!... voici la lettre... je me suis exécuté, c'est le mot.

LOUISE, prenant la lettre.

Bien!... c'est bien, monsieur... Oh! que ma cousine sera heureuse!... Je cours lui porter cette bonne nouvelle... Attendez-moi, je vous laisse avec mes amies.

(Elle sort à gauche, troisième plan, tout en disant quelques mots aux grisettes.)

BONIFACE, à part.

Tiens! les grisettes de ce matin!... Je tiens peu à leur société...

(Les grisettes lui font la révérence.)

SCÈNE VIII.

COLOMBE, BONIFACE, TURLURE, THAIS, GRISETTES.

BONIFACE.

Je crois le moment propice pour une évasion. (Il va pour sortir.)

TURLURE, l'arrêtant.

Peut-on savoir où va monsieur?

BONIFACE.

Ne me retenez pas!

TURLURE.

J'en suis fâchée!... mais quand j'ai quelque chose sur le cœur, il faut que ça parte, et j'en ai gros à vous défilier.

BONIFACE.

Si vous voulez passer demain chez moi, entre dix et onze...

TURLURE.

Savez-vous que vous êtes un indigne!... un homme à coudre dans un sac!

BONIFACE.

Je suis fort pressé!

TURLURE.

Tant pire!... C'est-il vrai ce que nous a dit Louise?... Car c'est inoui, c'est renversant!

BONIFACE, à part.
 La petite a bavardé!
 TURLURE.
 Comment! une jeune fille, sage, douce, jolie, et
 qui vous aime, qui ne respire que vous...
 THAIS.
 Voilà l'incroyable!
 BONIFACE.
 S'il vous plaît?
 COLOMBE.
 Elle dit : Voilà l'incroyable!
 TURLURE.
 Et elle a raison... Avec si peu d'avantages, il
 faut que vous en ayez fièrement abusé!

BONIFACE.
 Pardon! on m'attend rue Quincampoix!
 TURLURE.
 Et c'est vous qui faites le cruel! c'est vous qui
 brisez ce cœur virginal?
 BONIFACE.
 Je vous déclare que cette plainte m'est in-
 sipide.

TURLURE.
 Mais c'est notre amie, monsieur!... c'est pres-
 que une sœur pour nous... Ah! si j'étais mili-
 taire.

BONIFACE.
 Pioupiou, je vous tire ma révérence!
 TURLURE.
 Vous n'êtes pas au bout!... D'abord, vous ne
 sortirez pas sans parler à M. Léonard!

BONIFACE.
 Léonard!... Un chaudronnier?
 TURLURE.
 Du tout!... c'est convenu avec lui... nous ré-
 pondons de vous.

COLOMBE.
 Il nous a recommandé de l'avertir par la fe-
 nêtre.
 BONIFACE.
 Il paraît que, dans cette maison, on ne peut ni
 entrer, ni sortir.

THAIS.
 Faut-il donner le signal?
 TURLURE.
 Donne-le!..
 THAIS, agitant son mouchoir par la fenêtre.
 Vous pouvez venir... Il est trouvé.
 BONIFACE.
 Ouvrez-moi le passage, ou je fais une trouée!
 ENSEMBLE.

AIR : Nous saurons le punir. (Fumeurs.)

Ah! laissez-moi sortir,
 Ou redoutez ma rage!
 C'est trop me retenir,
 Je commence à bouillir!
 Je ne saurais subir

Un pareil esclavage;
 Lâchez-moi sur-le-champ
 Ou je deviens méchant!
 LES GRISETTES.
 Vous ne pouvez sortir,
 Nous fermons le passage,
 Et pour vous retenir
 Nous saurons nous unir;
 N'essayez pas de fuir,
 Nous vous tenons en cage,
 Et vous devez, vraiment,
 Bénir cet accident.

(Pendant cet ensemble, Boniface essaie en vain de
 s'échapper, les grisettes lui barrent sans cesse le
 passage.)

SCÈNE IX.

BONIFACE, COLOMBE, TURLURE, LÉONARD,
 THAIS, GRISETTES.

(Léonard et les grisettes au fond, Boniface sur l'avant-
 scène.)

LÉONARD, aux grisettes.
 Eh bien! vous l'avez vu?
 TURLURE.

Léonard.
 Oui, je le reconnais!... Enfin le voilà sous ma
 coupe!

BONIFACE, à part.
 Tiens! le jeune homme que j'ai laissé au pied
 du mur!

LÉONARD.
 Tenez!... c'est plus fort que moi!... il faut que
 je le jette par la fenêtre!

TURLURE.
 Non! non! arrêtez!... à cause de Louise!...
 Elle en mourrait de chagrin!

LÉONARD.
 Quoi! Louise...
 COLOMBE.
 Elle l'aime, elle en est fanatique!

LÉONARD.
 Elle vous aurait avoué...
 TURLURE.
 Il ne faut pas lui en vouloir... c'est un gui-
 gnou!... S'emmouracher d'un être aussi dénué...
 et qui ne la paie même pas de réciproque.

LÉONARD.
 Comment?
 COLOMBE.

Monsieur la dédaigne!
 LÉONARD.
 Lui?

TURLURE.
 Croirait-on ça? faire sa tête quand on en a une
 pareille!

BONIFACE, à part.

Je suis sûr qu'ils ruminent quelque chose contre moi.

LÉONARD.

C'est bien !... laissez-nous ensemble... on saura se comprimer.

TURLURE.

Vrai ? Ah ! Léonard ! vous êtes un homme, vous !... voilà ce que j'appelle un homme !... Léonard !... faites le bonheur de Louise et... on ne vous dit que ça !

ENSEMBLE.

LES GRISETTES.

AIR des Deux Reines. (Mais partez à l'instant.)

Si les vœux d'une amie
Sont par vous satisfaits,
L'amitié qui vous prie
Calmera vos regrets.

LÉONARD.

Je vais, pour votre amie,
Travailler sans regrets,
Le bonheur de sa vie
Comblera mes souhaits.

(Les grisettes sortent par le fond.)

.....

SCÈNE X.

LÉONARD, BONIFACE.

BONIFACE, à part.

Que peut donc me vouloir ce monsieur ?

LÉONARD, à part.

A nous deux !

BONIFACE.

Monsieur, il me semble que j'ai déjà eu l'honneur...

LÉONARD.

Je ne l'ai pas oublié.

BONIFACE.

J'étais sur le mur.

LÉONARD.

Et moi dessous !... Vous aviez le dessus dans ce moment-là... chacun son tour !

BONIFACE.

Chacun son tour ?

LÉONARD.

Monsieur, abrégeons, s'il vous plait !.. Je sais ce qui vous amène ici, il faut en finir ! Quelles sont vos résolutions à l'égard de cette jeune fille ?

BONIFACE.

Mes résolutions... Mais dame !... Vous êtes curieux !

LÉONARD.

Faut-il que je réitère la question ?

BONIFACE.

Pourquoi diable vous mêlez-vous de ça ?

LÉONARD.

Prenez garde, monsieur, je suis vif !

BONIFACE.

Monsieur, je vois de quoi il retourne... vous êtes mon rival !

LÉONARD.

Moi !

BONIFACE.

Vous êtes mon rival... Eh bien ! il n'y a pas de mal, au contraire... Soyez heureux ! je vous cède la place. (Il va pour sortir.)

LÉONARD, l'arrêtant.

Ah ! ça, monsieur, vous ne savez donc pas le plaisir que j'aurais à vous assommer ?

BONIFACE.

Je ne comprends pas cette jouissance.

LÉONARD.

Et si j'étais un rival, comme vous le dites... je vous aurais déjà... Mais non, je suis un tuteur... un simple tuteur qui ronge son frein !

BONIFACE.

Vous son tuteur !... (A part.) Hildegonde m'avait caché ce Bartholo.

LÉONARD.

Ah ! oui !... vous la supposiez sans défense, sans protecteur... Elle en a un, monsieur, un solide !... et qui exige une réparation.

BONIFACE.

C'est trop juste !... et je ne vous ai pas attendu pour ça... La chose est faite... je me suis engagé à payer les frais de nourrice.

LÉONARD.

De nourrice !... Quelle nourrice ?

BONIFACE.

La nourrice du petit.

LÉONARD.

Un enfant !

BONIFACE.

Vous l'ignoriez ?

LÉONARD.

C'est faux ! c'est impossible !... Elle si pure, si naïve !...

BONIFACE.

Elle si pure... voilà !

LÉONARD.

C'est faux, vous dis-je !... vous êtes un imposteur !

BONIFACE.

Je le voudrais !

LÉONARD.

La preuve de ce que vous avancez ?

BONIFACE.

La preuve, c'est la nourrice... Demandez à la mère Pichard.

LÉONARD, à part.

La mère Pichard ! J'ai vu Silvain causer avec cette femme... (Haut.) Ah ! c'est affreux ! c'est à en perdre la raison !

BONIFACE.

Vous le voyez, mon cher, je me suis saigné pour mon fils... mes rentes sont écornées... Il faut bien expier ses folies...

LÉONARD.

Et voilà tout ce que vous comptez faire? Vous vous imaginez que pour un peu d'argent...

BONIFACE.

Comment un peu?... douze francs par mois!... Et mon repentir!... et les deux briques!...

LÉONARD.

Et vous avez pu croire que je souffrirais...

BONIFACE.

Ne nous emportons pas!... Voyons... si je faisais à ma victime une petite rente de trois cents francs?...

LÉONARD.

Misérable!... tu oses me proposer...

BONIFACE.

Mettons quatre cents et n'en parlons plus!

LÉONARD.

Ah! on ne dira pas que j'ai manqué de patience!... Mais tu as passé les bornes, et je t'en remercie, ça va me procurer l'agrément de te tuer, et c'est ce que je voulais!

BONIFACE.

Me tuer! Je m'y oppose!

LÉONARD, le prenant à la gorge.

Oh! tu te baltras!... Viens! marchons!

BONIFACE.

Un instant!

LÉONARD.

Ou tu l'épouseras... Choisis!

BONIFACE.

J'y réfléchirai.

LÉONARD.

Point de réflexions!... Le mariage ou le duel!

BONIFACE.

Eh bien! soit!

LÉONARD.

Tu acceptes?

BONIFACE.

Oui!

LÉONARD, le lâchant.

L'épée, ou le pistolet?

BONIFACE, très haut.

Je préfère le mariage.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LOUISE.*

LOUISE, sortant de la chambre, 3^e plan à gauche.

Ah! c'est vous, monsieur Léonard!

LÉONARD.

Louise!

LOUISE.

Je suis bien aise de vous trouver avec monsieur... Il s'agit d'une affaire dont j'aurais dû vous parler plus tôt... mais j'espérais...

* Louise, Léonard, Boniface.

LÉONARD.

Louise, j'ai tout appris!

LOUISE.

Ah!... je vous demande pardon d'avoir manqué de confiance... mais tout n'est pas fini... votre protection m'est nécessaire, et puisqu'il le faut, je viens la réclamer contre monsieur dont les procédés me dispensent de tout ménagement.

BONIFACE.

Permettez...

LÉONARD.

Rassurez-vous, Louise! monsieur vaut mieux qu'il n'en a l'air!... et il a pris l'engagement de réparer...

LOUISE.

Oh! je le sais!... avec de l'argent!

BONIFACE.

Permettez...

LÉONARD.

Non, Louise... je viens de causer avec lui tranquillement... je lui ai parlé le langage du cœur... mes raisonnemens l'ont remué...

BONIFACE.

J'ai été remué... fortement remué!

LÉONARD.

Bref! il a consenti au mariage, de lui-même et sans effort.

LOUISE.

Serait-il vrai?

BONIFACE.

Comme dit monsieur, de moi-même et sans effort.

LOUISE.

Et c'est vous, monsieur Léonard, qui l'avez amené là!... Ah! merci! merci!... Tenez, monsieur Boniface, je ne vous en veux plus... je vous aime maintenant... et il faut que je vous embrasse! *

BONIFACE.

Je me prête à la chose.

LÉONARD, à part.

En ma présence!... Je ne la reconnais plus!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LES GRISETTES, qui sont entrées au fond sur les derniers mots.*

TURLURE.

Bravo! on s'embrasse!

THAIS.

La paix est faite!

TURLURE.

L'amour triomphe!

LOUISE.

Oui, mes amies, grâce à M. Léonard, j'ai obtenu ce que je désirais!

* Léonard, Louise, Boniface.

LÉONARD.

Et tout le monde sera heureux, je l'espère, chacun à sa façon... Mais pour qu'il n'y ait plus ni reproches, ni soupçons, ni rancune, je crois que le tuteur a besoin de se justifier.

TURLURE.

Oui, qu'il se justifie!

LÉONARD.

Il faut qu'on sache qu'il a rempli son devoir, comme il l'avait juré à son ami.

TURLURE.

A son ami?

LÉONARD.

Oui, car c'étaient deux amis, ceux-là!... deux vrais amis!... Quand l'un avait une maîtresse, l'autre la respectait comme une sœur!

TURLURE.

C'est bien rare ces choses-là!

LÉONARD.

Depuis dix ans, ils se voyaient tous les jours et s'aimaient davantage! C'était trop beau, ça ne pouvait pas durer!... Aussi, voilà qu'un matin, l'un des deux, le meilleur, Paul Renaud qu'il s'appelait...

LOUISE.

Mon pauvre frère!

LÉONARD.

Paul Renaud eut un duel!... L'autre arriva trop tard pour se battre à sa place... Paul fut frappé!... la mort l'enleva!... Elle aurait mieux fait d'emporter l'autre, mais elle a ses idées!... Au moment de mourir, Paul tendit la main à son ami et lui dit: «Frère, prends soin de ma petite sœur Louise! partage avec elle, comme nous partageons ensemble... je lui laisse par testament la moitié de ta fortune.»

TURLURE, pleurant.

Ah Dieu! ça tire des larmes!

COLOMBE, pleurant.

Est-ce que c'est déjà fini?...

LÉONARD.

La succession fut acceptée...

AIR de Téniers.

Oui, Paul à son dernière
Avec raison compta sur l'amitié.
De tous ses droits sa sœur est légataire,
Et son ami ne l'a pas oublié.
De son devoir avec joie il s'acquitte,
Quand avec elle il partage son bien,
C'est de son frère aujourd'hui qu'elle hérite...
Au tuteur elle ne doit rien,
A son tuteur Louise ne doit rien!

TURLURE.

Ah! je n'y tiens plus!... (A Boniface.) Homme généreux, je vous ai brusqué, je vous ai agoni, mais je vous rends mon estime; embrassez-moi!

COLOMBE et THAIS.

Ah! oui!... embrassez-nous!

BONIFACE.

Je m'y prête encore.

LOUISE.

Mais je ne comprends pas!... D'où vient que tu embrasses monsieur?

BONIFACE, les repoussant.

Oui, d'où vient?... car encore faut-il savoir...

TURLURE.

Dame! après ce qu'il a fait! après ce qu'on vient de nous réciter...

LOUISE.

Mais ce n'est pas lui!

TURLURE.

Pas lui?... Cependant ton tuteur...

LOUISE.

Le voilà!... c'est M. Léonard!

TURLURE, THAIS, COLOMBE.

Lui!

BONIFACE.

Tiens! tiens! tiens!

TURLURE.

Mais alors c'est lui que tu aimes?

LÉONARD.

Comment?

LOUISE.

Veux-tu te taire!

TURLURE.

Elle nous a dit: J'aime mon tuteur.

LES GRISETTES.

C'est vrai! elle nous l'a dit!

LÉONARD.

Il serait possible!... Ah! Louise... ce que je viens d'entendre!... et pourtant les apparences... car enfin, M. Boniface... pourquoi se trouve-t-il ici?

BONIFACE.

Ce n'est certes pas pour mon plaisir!

LOUISE.

C'est pour ma cousine.

TURLURE.

Ta cousine?

LÉONARD.

Ah! j'y suis!... et le petit bonhomme...

LOUISE.

Ma cousine!

TURLURE.

Il y a un moutard?...

LOUISE.

L'honneur est sauf!... monsieur épouse.

BONIFACE.

Hélas!

LÉONARD.

Et moi qui, dans ma colère, ai maltraité ce vieux Silvain!...

LOUISE.

Mon professeur... Tenez, le voici!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, SILVAIN, entrant par le fond.

LÉONARD.

Eh! arrivez donc, mon pauvre Silvain!

TURLURE.

Quel bon petit vieux!

LÉONARD.

Où diable allez-vous comme ça?

SILVAIN, portant un gros paquet de livres, des règles, etc., et un petit paquet à la main.

Monsieur, je procède à mon déménagement... Après ce qui s'est passé...

LÉONARD.

Vous y pensez encore?... vous! un philosophe!

SILVAIN.

Monsieur, les philosophes pardonnent les injures, mais ne les oublient pas!... Vieux faux!...

LÉONARD.

Vous ne voulez donc pas être de la noce?

SILVAIN.

Si c'est la noce de monsieur... je n'y tiens pas!

BONIFACE, à part.

J'y tiens encore moins!

LÉONARD.

Et si c'était la mienne?

SILVAIN.

Monsieur allumerait le flambeau de l'hyménée?...

LÉONARD.

Mon Dieu, oui, mon cher professeur, le tuteur se change en mari!

SILVAIN, laissant tomber ses paquets sur les pieds de

Turlure, qui pousse un cri.

Avec mademoiselle Louise?

LOUISE.

Qui restera votre élève, monsieur Silvain.

SILVAIN.

Il me semble que je n'aurai plus rien à vous apprendre!

LÉONARD.

Si fait!... Nous l'instruirons ensemble... Vous serez pour l'esprit...

SILVAIN.

Et vous, pour le cœur.

LOUISE.

Vous serez tous deux contents de mes progrès.

SILVAIN.

En ce cas, je reste!... Demain nous reprendrons les participes.

CHOEUR.

AIR : Finale de Bruno.

Tout ici vous présage
Un bonheur sans nuage.
Ce double mariage,
Selon nos vœux,
Fera des heureux!

LOUISE, au public.

AIR :

Je suis encor faible et timide,
Daignez, messieurs, me protéger;
Et, comme un tuteur trop rigide,
N'allez pas me décourager.
Jamais envers une pupille
On ne doit user de rigueur,
Et moi je suis bien plus docile
Quand on me traite avec douceur;
Puisque je suis votre pupille
Corrigez-moi (bis.) par la douceur.

CHOEUR.

Tout ici vous présage, etc.

FIN D'UNE INVASION DE GRISETTES.

